

L'étau du vide

Textes de Frank-Olivier Martin

L'IVRESSE DES PROMENADES

Enfermé dans le lointain
Avec l'air dépravé,
Il faut faire force de mesure
Pour accourter d'échancrures
Les corsages clairesemés.

Je cherche dans les gestes miniatures
L'éclairissement serein
Des battements de coeur
Et des visages du vin.

La mer dans la Lune serait noire
Si les planctons de feu
N'aspergeaient pas dès le soir.

Je met dans le petit abris de pierre
Une cloche qui teinte amer;
Je la secoue de suaves louanges
Et elle, déclame ses légendes.

Je prend l'air comme un astre le vide,
La chaleur des ténèbres est une chimie sans acide.

Mes yeux sont étanches aux couleurs,
La lumière et l'ombre sont tout ce qu'ils pleurent.

Les parcs et jardins nous abreuvent de parfums
Dont les costumes-cravates n'auront jamais faim.

NOTRE REGARD

Comme les yeux doux de la félicité
Des bébés foutus dans le lombric:
Le vers optique, le ténia nerveux,
Le véhicule des images crevées,
Les tentacules dans le visage
Pour contrir les vues évasives
D'un monde aux dimensions fortuites.

Il suffirait de souffler dans un ballon
Si plein d'aisance et de paresse
Qu'il vomirait en éclats
Sur une pluie animée d'allumettes.

.....
Le bloc de bacille écarquille les os
Et translate les coques au cerveau:
Parfois par un amas graisseux,
Ou bien dépourvu de face
Suivant les globules angulaires
Qui jugulent le spectaculaire.

RESTONS CALME

Le grincement du canis
Ventile notre abris
Que «les essaims du soleil»
Percent par filets.

Une conserve hoquette
Sur les clapotis vivants
De la rivière soyeuse
Car un être humain s'y lave,
À la faveur des papillons
Qui se transforment en fleurs;

Comme si dans le sommeil,
La Nature s'étaient accomplies:

Un enchaînement idéal de sources et d'océans
Qui partiraient sur la Lune pour l'ensemencement;
Ce va-et- viens amoureux
Né de l'accouplement,
Ces réflexes infimes dans l'intimité d'une plante,
Ces tourments répétitifs des pressions atmosphériques,
Rassemblés dans un feu, un comportement:

Le cycle implacable
De l'affection et de l'indifférent.

CONSTAT

Je mange plus de cafards
Que de poudre aux yeux;

J'ai si peur du noir
Que je ne crois plus au cieux.

Nous avons beau faire des fanfares
Et mettre le feu,

Il n'y a qu'un grand cendar
Qui reçoit nos voeux.

Je me fiche du hasard
Comme du destin tendancieux,

Ils sont de part en part
Traversés par un pieux

Que je taille de mes espoirs
Bâtis sur des creux.

En l'esprit il faudrait croire
Nous susurrent des yeux,

Ceux qu'on a vu boire,
À la coupe du merveilleux

Les extases illusoires
Des bonheurs ambitieux.

PENSÉES LARGUÉES

C'est comme de la lumière qui se déplace
Des faisceaux chatoyants qui rendent grâce
Dans l'immoralité des cieux
Qui déversent dans leurs proportions
Une soupe limpide de ganglions.
Ils plaquent leur être fantastique
Au cimes de nos chansons
Et aspergent l'horizon
Du sang de leurs bouillons;

Avec des goélands comme des mouches
Plaqués aux pensées qu'on jette
En pâture aux dépressions houleuses,
Aux averses aveuglantes
Et aux sanglantes inversions.

Des pensées qu'on largue
Comme on catapulte un baiser
Qu'on fourre d'une langue.

Des pulsions défensives
Pour impulsions pensées.
Un déplacement de coordonnées;
Une intuition définitive;
Un code mal pensé
Pour un langage décalé;
Une immersion punitive
Dans la tristesse d'un sorcier.

Un animal qui agonise
Et vous, le caressez.
Vous en avez assez
De l'extase et la hantise
Car vous êtes bercés
Et vous avez lâché prise.

QUAND LE CORPS EST UN CRIME

Je suis aussi timide
Que les racines de mon cul,
Quand en hémorroïdes
Elles laissent trois pointes de jus.

J'ai la paresse aussi facile
Que le jet de vomis
Pendant la chute, avant la bile,
Toujours sans compromis.

Je confis de cristaux de sueur
Les fruits de mon ennui
Que je tartine avec horreur
Dans mes moindres replis

Comme quand mes veines pleines de sperme
Font éclore en s'ouvrant
Sous une lame tenue ferme
Quelques espoirs sanglants.

IL FAUT TENIR

Il faut tenir
Tenir le coup,
Mainte et mainte fois,
Maintenir le cap,
La dérive c'est pour les nuages
Et les épaves.
Il faut tenir la barre,
Être ventouse perforatrice,
Tenir les poings,
Car un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

J'SUIS PAS POÈTE

La poésie, c'est mieux que l'amour,
Ca ne déçoit pas.
J'suis pas poète!

Le poète sait dire les choses qu'on n'ose pas
ou qu'on ne sait pas s'avouer.
J'suis pas poète!

L'Art permet de se sentir humain.
J'suis pas poète!

Le poète ne croit pas si bien dire.
J'suis pas poète!

JE ME COUCHE

J'aime toujours me coucher quand il fait jour.
Le ciel couine et s'allume
aux battements d'aile de moineaux
et on perce le mystère des jours:
ils ne font que passer...le temps.
Je préfère celui de la météo,
celui qui rend une image crue.
Le temps qui passe n'est pas sur la montre,
il ne parle pas comme le carillon ni se déboîte...
Il s'allonge, il s'étend, il couvre, il libère
les premiers rayons solaires,
la première perception des sons.
Les deux ensembles concordent à dire la même chose:
il faut se lever.
Puis je me couche.

LE PORT DE COMMERCE

Loin dans une atmosphère rare,
Assourdi par le poids des étoiles,
Un tanker de plomb s'égaré
Et dans la brume du soleil, se voile.

ÇA NE S'ARRÊTERA JAMAIS

Ça ne s'arrêtera jamais
Ça ne s'arrêtera jamais
Ça ne s'arrêtera jamais
Ça ne s'arrêtera jamais
Ça ne s'arrêtera jamais
Ça ne s'arrêtera jamais
Ça ne s'arrêtera jamais
Le ressac, le ressac, le ressac,
Le ressac des larmes salées dans la baie.

LA GOUTTE

J'appartiens aux petites sources qui trament la pelouse,
couverte ou non de bouse,
je m'infiltré jaillis et coule.
D'eau, d'huile, sang, poison,
Je coule, coule, coule;
je suis la quintessence de tout
ce qui est aqueux,
fluide et glisse.
Je suis infatigable,
je suis la matière du temps;
et coule, coule, coule...
Goutte d'eau, je soumet le granit
à mon inlassable ruissellement;
je nourris tout ce qui est vert et vivant.
La terre m'est irrésistible,
j'y plonge et j'en surgis
avec la timidité du jeune amoureux.
Je suis calme, doux, je suis humide
et laisse une chance au pourri.
Je suis en puissance tout ce que les torrents et les nappes
massives et salées
peuvent vomir de fureur;
et quand les monstres immaculés des cieux
m'ont jetée sur la vitre,
tantôt j'hésite, tantôt me précipite
et bouscule, traçant, comme la vie,
au hasard du chaos
un chemin transparent
qui n'a d'autre raison

que d'épouser encore
et encore
la terre,
heurtant, évitant ou emportant avec moi d'autres gouttes.
Alors que je me faufile parmi leur foule,
certaines se meurent, refusant mon invite,
ou abandonnées
par mes ambitions de gloire océanique.
Elles se meurent
aspirées par la terrible et suffocante lenteur
de cet inquisiteur du ciel qui nous mangerait
les yeux si on le regardait
droit dans le feu.
Je coule, coule, coule...
Goutte de larme, je me courbe, me pli
aux caprices de tes émotions
de joie ou de peine
je coule de toute façon.
Je suis la forme sphérique de tes émois;
tu ne peux ni ne veux rien contre moi,
je te soulage.
Je suis le jus pressé des fruits
que ton coeur
amer, lâche ou aimant
a cultivé dans la déraison.
Et malgré les contractions
de celui qui cogne près des poumons,
je ne gicle pas,
je me répand
sur ta face déployée,
béate comme un orgasme
ou déformée,
tordue comme un charnier;
Je t'apaise,
mais ne porte pas en moi ce que ton âme

cherche à dégorger.
Je ne suis qu'une manifestation de ce qui la remue,
je n'en suis qu'une métaphore moléculaire,
une combinaison atomique au goût des glandes qui les
sécrètent...
Mais je te soulage. Alors je suis magique.
Je coule, coule, coule,
je suis une goutte,
l'expression de la plus petite quantité de tout liquide.
Je m'acharne, je romps
le silence des grottes,
je rend fou,
je suis l'excès et l'infime,
je suis une goutte.

POUSSIÈRE

Je viens des plus hauts sommets.
je ne vis pas,
je contemple
en me laissant porter par les vents
et l'attraction.
Mon histoire commence au coeur de la terre,
j'appartenais aux vertigineuses puissances de granit
qui surgirent en mille siècles,
sans colère,
mais sans compromis:
je suis de la graine de montagne,
de celles qui firent pâlir les océans,
de leur houle rocailleuse
avalant l'atmosphère jusqu' à percer le ciel
et le faire saigner.
Je suis de la graine de celles
que les grondements célestes n'intimident pas.
Je suis l'origine et la descendance
de ce que l'univers a de plus dur.
Grain de sable, poussière, poussière.
Poussière je m'élève et domine
humble les monts,
et je m'incline sous les courants
des hautes sphères
comme des maisons.
Le temps est moi
ce que je suis à toi:
poussière, poussière, poussière;
je t'échappe.

Le temps t'échappe,
le temps m'indiffère;
simplement il n'est pas.
Et pourtant toi tu le sens,
tu le comptes,
tu le divises,
tu le remplis,
tu t'y ennuis quand il est vide,
tu le bénis et le prescrites
comme un baume
aux âmes écoeurées;
et tu le maudis
parce qu'il t'a captif.
Mais sois tranquille,
tu le sais n'est-ce pas...
Il fera de toi ce que je suis:
Poussière.

LE GRAIN DE SABLE

Comme l'étoile qui crépite le grain de sable;
le grain de sable s'effrite, ravi du ravalement.

AU BAR DE LA GARE 2

«C'est triste» dit la vieille femme,
Face à la pluie qui projette des étoiles sur la vitre.

Mes yeux vitreux sont pris dans l'étau du vide.

Dans l'espace au-dessus des nuages, au-dessus de la terre,
partout autour cet espace est sans pression,
sans force, sans air.

Là où le corps nu y éclaterait comme une goutte
qui se répand dans l'eau.

Dans ce vide il n'y a que des lumières.

Seul les yeux y trouveraient leur affaire.

Un endroit qui ne peut être vu.

Mais il sera déjà trop tard quand tes yeux y pénétreront.

Tu sentiras

La vitesse de la lumière pulvériser tes organes.

L'infini n'est pas tangible

parce qu'il te consume de l'intérieur.

Il faut un grand savoir-rire pour connaître

L'immense puissance de ce néant qui happe,
qui happe, qui happe.

JE VOUDRAIS...

Je voudrais mourir aujourd'hui
Sans spectacle, sans cri;
Dans un bâillement, un silence
Evanoui.

Je voudrais sourire ce soir
Pour défier les heures noires
Qui s'écroulent dans le cendar.

Je ne veux plus de ta fumée
De petite sorcière bien roulée:
Cigarette au goût de fané.

Je veux fermer ce pot pourri
De fleurs froissées au coeur terni
Qui refoulent encore, même décaties.

Je voudrais fendre cette brume
Qui s'installe comme une enclume
Aussi pesante que la plume
De l'écrivain malade et ennuyeux,
De l'oiseau perdu chez les dieux.

Errer, c'est tout ce que je peux.

Mais je ne veux plus blêmir,
Plutôt te faire rougir:
Grimaces de satyre.

Mon cul cabriole
Poussant mon sexe à la parole:
Dans le stupre et l'alcool;
L'obscénité est une école.

Je rirais encore cent ans
Pour te dire du bout des dents
Que je renonce
À la mollesse de ton sang.

LE PANTIN PENDU

Dans sa tête, il n'y a plus que des murs.
Elle ne tient plus sur son coup,
Il peine à tenir debout.

Un pantin rigide retenu,
Comme à sa potence le pendu.

Il balance dans sa geôle
Au rythme des gorgées de gnôle.

Tes molles paroles électroniques
Empestaient le tube cathodique.

Une bile glacée jaillit
Par sa gorge nouée en saillie.

LE SOUPIR DES SOURDS

Y-a-t' il dans les cors de nos coeurs
Assez d'indignation
Pour que chassent en nous les peurs
De nos résignations?

J'ai trop bu pour sentir la candeur
Des subterfuges des roses,
Pourtant j'aime tant la soie de vos poses
Qui font du grabuge dans mon coeur
Que j'ai rêvé l'instant d'une lettre.

J'ai l'espérance de ceux qui vont à la fête;
Mais les myriades de paillettes
N'avaient ni l'amour ni l'eau fraîche.

Le ciel promet tant de douceurs
Que la pluie bue comme la sueur
Nous donne l'envie d'être de mèche:

Complice des bourrasques et des passions
Qui font la bise/ulcères ou solutions;
Être joueur de fleur de peau:

Chanter le vol d'étendues bleues,
De plumerais et d'écailleux;
Danser pour une aubole
Et lancer à l'humour ses vœux.

LE HASARD AMOUREUX

Des gens qui se croisent et s'embrassent au hasard.
Ils font des sons graves de leurs yeux battants,
Incarnant le vide et trompe-la-mort,
Cette mort qui mord avide.

Ils s'embrassent au hasard,
Au petit bonheur la chance,
Sans l'hésitation qui retient la danse.

Ils panse leur mal et s'amuse d'un rien,
laissant le train-train
Pour la carrière du bal:
Là où on déguise le succès
D'un bonheur d'artifices
Aussi explosif, de grelots et de sang-glas
Que de sanglots et d'éclats.

Ils s'aiment et se chantent des chansons
Parce que leurs baisers ont aussi besoin de son.
Lui à la guitare, elle à l'accordéon;
Des chansons de Renard et de beaux plumages.

Ils s'embrassent au hasard
Comme si de rien n'était,
Et se jouent des standards
préférant le vrai.

UN HOMME TROP FAIBLE

C'est un jeune homme vierge, émasculé,
Qui de sa vie n'a jamais bu que du lait.
Il aurait tant voulu goûté à la viande,
Mais ses dents n'étaient pas assez grandes.
Il lisait beaucoup de romans mièvres
Pour s'exercer à la fièvre
Mais il suait plus qu'il n'avait chaud
Il s'enticha d'un grand couteau.

L'éclat de ses yeux flirta avec la lame
Un frisson magique s'empara de son âme.
La fraîcheur du métal glissait sur ses gencives
Il découpait ses mâchoires d'une main hâtive.
Il n'avait rien compris des plaisirs de la chair,
Il remplaçait le mot sexe par le mot artère.
Il ne voulait pas mourir, mais juste sentir un peu
La passion qui a d'autres brûle les yeux.

UN ARRIÈRE-GOÛT DE BOUCHE *

J'avais rencontré la fille
une fois.
Un certain en-bon-point
Caressé d'une grâce toute enfantine
Ce qui pouvait la rendre attirante
Et puis par ses yeux arrangés
Avec un charme maladroit
Derrière des lunettes rouges;
J'avais aimé ses yeux
Par les hanches aussi
j'aimais ses yeux.

Sur mes genoux, ses cuisses épaisses
Comme la chaleur d'une source chaude.
Elle buvait et aurait bu d'avantage,
Elle souriait en étalant l'affection,
Je la suivais comme l'amour la rage.

Le ridicule m'a ennuyé,
L'aventure se terminait,
Sans être étayé,
L'argument qui renaît
Est le triste tissu
Qui se file ou se paie,
Celui des massues:
De la pointe d'un parfum,
Au broyeur de fer,
En passant par l'embrun
Et le bruit du tonnerre.

L'argument qui renaît,
Est dans la syntaxe arquée
Sur des sons prêtés aux choses,
Dans les fausses notes embarquées
Par les flots d'une prose.

L'argument qui renaît
C'est la frustration.

C'est le reflet amoureux
Sur une canine
Qui a mordu aux yeux
Et laissé la pine.

*expression de Fabien, trouvée lors d'un échange des mots:
arrière-goût, bouche, arrière-bouche, dans la bouche... et
leur champ lexical.

PETULA

Dans les confins de tes aisselles
Je loge mon museau;
Sur les flammèches de ta gorge
J'étale mes babines,
Tandis que mes pattes cherchent à tâtons
Le remède,
Sous les vallons dorés de tes hanches,
L'issue sans voix, le murmure de ta rivière
Bordée du taillis bruissant sous ma panse.

Tu exhales et tu dances
Sur mes râles qui pensent
Qu'être aux abois est ma pitance,
Que ma gamelle n'est jamais assez pleine,
Que mes remords seuls me tiennent.

Mais j'oublie quand je lape cet alcool
Qui luit sur ton front
Que je lape et je lèche,
Glottine et glapis,
Rêvant de sentir la longueur de tes cuisses
Dans le fond de ma gorge;
T'avalier avec ton ventre
Et ne faire qu'une bouchée
De tes seins couronnés
Par la cerise dominant les gâteaux.

Ô mon dessert favori
D'ondulation crémeuses,
De volutes paresseuses,
De saveurs jaillissant des soupirs
Que tu verses dans les draps
Comme on se laisse aller
Aux bon souvenirs.

A mes frasques tristes je mêle
Des traces de bistres et de sel,
Dans les confins ombragés de tes aisselles
J'y loge mon museau.

TON GRAIN DE BEAUTE

Sur le côté de ta bouche se dandine
Un grain de beauté.

Mes pommettes deviennent sanguines
A ce grain de beauté.

Tes lèvres me délivrent un secret:
Ce grain de beauté.

La fin du monde je veux bien, mais après
Ce grain de beauté.

Dans la volute d'une frêle narine:
Une crotte de nez.

Ton souffle tiède fait frémir la placide
Crotte de nez.

J'aimerais t'embrasser, sans être gêné
Par ta crotte de nez.

Tout' ta tête semble être déshabillée
Par ta crotte de nez.

Au-dessus de tes cils tu dessines un trait:
Ton visage éclairé.

Mes yeux sont drogués et parcourent sans arrêt
Ton visage éclairé.

Il y a dans le puit de mes sombres soirées
Ton visage éclairé.

Je m'y jette toujours, comme on lance les dés
Quand l'espoir est passé.

CASSANDRA

Quand le soleil ne lève plus
Je pense à tes cheveux
Que l'aurore et tes seins nus
Font flotter dans mes yeux.

Tes mèches sont d'une blondeur
Que les feux de cent flingues
N'égalent pas en ardeur,
Et qui rendent fous dingues
Les teinturiers créateurs.

La terre dans le bout de tes ongles
A la même pudeur
Que l'odeur et les ondes
Qui frisent sous tes bras.
Tes joues fermières sont un mensonge
Que le peu de candeur
Abandonnée au songe
Change en jouissance l'émoi.

Il suffit de rire avec toi
Pour avoir la raison
D'être mu par une joie
Qui brave les saisons.

Tu jettes dans la confusion
Âmes et corps séducteurs;
Animal sans interdictions
Tu attires les rôdeurs.

J'ai voulu de toi magicienne
Qui donne à la plume
Une qualité qui est tienne:
La légèreté qui s'assume:

Dans l'éclat de voix enchantée
Que tu pousses à tout heure,
Dans le bien-être à tes côtés,
Dans l'oubli que je meure.

A LA DERNIERE ENTREVUE

La peau de son visage devint comme le verre.
Les tempêtes de pluies qui brisent la terre
Ont donné à son derme la couleur transparente
Des carreaux inertes mouchetés d'élégantes
Et fébriles goutelettes éparpillées
Par le chaos des cieux déshabillés.

Les yeux de son visage l'avalèrent tout entier
Ce monde si vaste soit-il en fut prisonnier.
Elle avait la grandeur des gens émus;
Ce monde si vaste dans son coeur s'était perdu.
Son âme se déploya à l'infini,
A côté l'univers paraissait bien petit.

Les lèvres de son visage pouvait résumer
Tout ce que la Nature contient de beautés.
Elle apaisait mon coeur en proie à l'amertume
Lui offrant les saveurs des plus sucrés agrumes.

Certains trouveront cette femme insignifiante,
Il ne pourrait y avoir d'erreur plus édifiante.
Il faut être fou pour ne pas l'aimer,
Ca m'a rendu fou de m'en séparer.

IRRESISTIBLES PETITES POUFS

Dans les miroirs en coussin
Il y traîne une infâme
Péllicule de calculs
Et de restes de charmes.

Les charmes bleutés
Des abats-jours de velour
Qui ombragent ta voix
Pour appeler les sourds,
Sondent sur moi leur zoom,
Grossissant mon désir
D'épancher mon amour.

FAISONS DES CHOSES CRUELLES 2

Toi et moi faisons des choses cruelles
Et pactisons avec la bagatelle.
Abandonne-toi à mon opinel.
Approche, que j'te roule une pelle,
Tel un sauvage ivre du flanelle
De ta petite robe au parfum de canelle.

Toi et moi, faisons des choses cruelles.

Je laperai la sueur de tes aisselles
Et de mon vit, gorgé d'hydromel,
Tu humecteras toutes tes lèvres;
Jusqu'à ce que comme un âne qui bêle
Je m'éparpille sur tes prunelles.

Je suis le méchant Gargamel
Qui aime battre tes mamelles
À grands coups de falafel.
Tex-Mex, hématomes et Pimprenelle.
Toi et moi, faisons des choses cruelles.
Tex-Mex, hématomes et Pimprenelle.

DE L'AMOUR

L'amour ne peut pas ne pas être physique; magnétique pour d'autres ou chimique, mécanique, électrique, instinctif, palliatif, éxaminatif des conditions de l'âme dans un bien-être proche de l'ivresse tout aussi addictif.

Et je m'imagine tout un tas de scénarios aussi rocambolesques que romantiques, avec l'exhultation qui pare des plus beaux sourires, les plus communs, comme dirait un chasseur de tête pour Elite.

Le temps s'envole avec mes pensées qui rebondissent. Très lentement. Beaucoup d'amplitude et de volume. Des rebonds à retardements lourds et calmes. Par centaines. Par centaines de pensées qui s'ébattent calmement mais avec un poids sans mesure. Elles défilent et rebondissent au ralenti. Elles se chevauchent mais en s'étalant bien plus largement sur le temps.

LES FEMMES MÛRES *

Il habite un appartement très charmant
Au premier étage d'un grand bâtiment.
Sa propriétaire habite au-dessus
Ce qui ne lui a pas déplu.

Il l'a rencontrée en lui apportant son chèque de loyer,
À elle son coeur s'est emballé.
Lui, en a profité, il se l'est tapée
Sans rancœur
Sur le réfrigérateur.

Il paye son loyer en nature
Il aime les femmes mûres.

Mais la bonne femme y prit goût
Comme les rillettes captives du saint-doux.
Il dût la besogner bien plus souvent:
De sa queue dépendait son logement.

Il paye son loyer en nature
Il aime les femmes mûres.

Alors qu'elle lui infligeait quelques sévices fécales
De sa ventouse sortirent des choses plus originales.
Il fut couvert soudain d'un amas visqueux:
Des organes fumants sur son ventre crasseux.

Il paye son loyer en nature
Il aime les femmes mûres.

Bien heureux fut-il de cette mortelle vidange
Car il était pour elle comme un ange.
Si bien qu'elle l'avait couché sur son testament,
Monsieur devenait proprio modestement.

ESPECE DE 'PATAPHYSIQUE

Les poèmes d'amour sont aussi inutiles
Que la chaleur du poêle aux hivers difficiles.

Le brin de fleur maigre dans la fissure du roc
En aura toujours plus que toi dans le froc.

Et si c'est de la chute que vient l'attraction,
C'est parce qu'il tombe amoureux qu'elle sent si bon.

L'ECHEC

Le seul échec, c'est de souffrir. La rage apaise autant que la drogue. Infligez les pires horreurs et soyez sûres de récolter. Et l'unique peine c'est la stérilité de la rage. Mais la rage apaise tant, sans provoquer de dépendance comme la drogue. Le vrai bonheur c'est d'oublier -sans l'aide de produit- qu'on peut souffrir à nouveau. Le vrai bonheur c'est quand on avale des paupières, tout le néant absurde et sournois qui creuse toutes les raisons de vivre. Quand dans les yeux d'une personne, tu vois le calme des étoiles, sois assuré qu'elle est heureuse. Si ta vue est trop basse, écoute sa voix et tu verras; si tu es sourd, ta peau sauras frémir. Le seul échec c'est de souffrir. Un échec c'est quand on perd. Souffrir c'est perdre. Perdre.

DÉCLARATION À L'INDIFFÉRENCE

*Ca ne devait pas être de l'amour dans tes yeux,
Où rayonnait le froid d'une cathédrale
Ensorcelée de moineaux,*

Où je savais qui j'étais et devenais fou
Une fois par seconde, et chaque seconde
Dans le flou que jetaient
Tes pupilles sur le monde.

Tes yeux
Au feuillage caressé par l'automne,
Aux rousseurs profondes d'un ébène lointain,
Des amandes exquises et sans goût,
Tes yeux,
Tel une hantise dans un écrin.

*Il devait me paraître, ton ennui dans les yeux,
Où régnaient, comme une torpeur tropicale,
Des anciens chants d'oiseaux*

Auxquels je clamaï mon dévouement
Comme l'enfant-adolescent gauche et naïf
Qui s'imagine que l'amour
N'a pas tant de chair,
Qui prête à tes cheveux
Mêlés à de l'air
La raison des forêts:
Donner à la terre
Le goût du ciel.

*Ca ne devait pas être de l'amour dans tes yeux,
Où flottait l'empreinte abyssale
Des oubliés des eaux.*

Je suis tombé malade,
Quand j'ai suivi ton odeur
Et tes pas de petite femme,
De petite grenouille farouche et gentille,
Blottie

Dans l'herbe humide et fraîche,
Attendrissante déesse
Qui usa du poignard
Dans une plaie ouverte.

J'avais dans la salive
Comme un millions de fleurs
Qui parfumaient une olive,
Quand ton corps lisse et rond
Se pâmant de bonheur
Devenait profond.

Ca ne devait pas être de l'amour dans tes yeux,

Ma grande fièvre brune,
Mon endroit mal-famé,
Les fontaines que sont les brumes
Pour les montagnes assoiffées.

ILS SONT LÀ AUSSI

Tous ceux qu'on croisent du regard sont du même voyage;
et même si dans le bus du retour il n'y a que des poissons
étranges et velus, les moineaux couinent d'effroi, et la nuit
à la renverse, pleut.

MON TOI

Dans la faïence de ton oeil vitreux
J'y ai vu le désir d'une bête.
A l'intérieur de ton crâne affreux
Sommeille l'envie des crêtes.

Gosse de chien à la canine facile,
Morsure d'une main sur les poils graciles;
Tu cris et tu geinds comme une tragédie,
Tes façons érectiles déclenchent l'incendie.

Les désirs promptement usés dans la classe
Emoussent le fantasme de la lame et de la vierge,
Alors ne laissons pas s'applaudir la télé comme un cierge:
Un feu de mauvaise faïence qui se macule et s'asperge.

Nous sommes des valves
Et respirons comme des ballons crevés,
Qui enflent des salves
D'illusions larvées.

Les lendemains qui chantent
Cassent les oreilles de nos moineaux.

LES ÉCORCHÉS AMOUREUX

Je gargouille,
Je farfouille,
Je bredouille,
Le fenouil sent;

Le sang des airs
Désert de pluie
Truie qui grogne
Rognons qui frient.

Rôtis de dingues
Dingo, Donald
Esprit Napalm
Corde vocale
Nerf optique
Tendon d'Achille
Et pomme d'Adam.

Trompes de Phalopes
Fruit défendu
Peau de pêche
Fesses et mains nues.

Montée en flèche,
Lance des vaincus,
Flamme des perdus,
L'anneau de Saturne,
Les doigts dans l'urne.

Des yeux globuleux,
Le laiteux de tes yeux,
La boisson nourrissante
De ta langue en fusion.

Le souffle limpide
Des limbes et des gouffres,
Les oufs des lipides,
Des gratins et d'la bouffe.

Un accent terrible,
Un sourire d'assassin,
Un caillot sordide
Logé dans tes reins.

Les bruits glauques des coups
Etouffés dans la baignoire
Qui se remplit de clous
Et me plonge dans le noir.

Les exotiques palmeraies
Qui font verser des larmes
D'urticaires sur la raie
De ton cul qui se pâme.

SES PIEDS AU CIEL

Il était un tout petit bonhomme qui ne pouvait pas marcher
sur ses pieds mais sur ses deux mains.
Il avait donc la tête en bas, les pattes en l'air et sa merde lui
coulait entre les reins.

Il voyait bien mieux la terre que nous tous,
Son haleine avait l'odeur de l'humus,
Son ventre à l'envers lui provoquait des secousses
N'ayant pas le pied marin.

Il était un tout petit bonhomme qui ne pouvait pas marcher
sur ses pieds mais sur ses deux mains.
Malgré la gravité terrestre, lui tourmentant les tripes, il
demeurait serein.

Cette position délicate,
Ne lui dilatant pas que la rate,
Était la façon adéquate
D'avoir des ciex leur soutien.

POIL DE CUL

Beau comme ce poil tortillé
Dans de l'air tenue par l'araignée
Qui tissait l'invisible
Pour attraper les nuisibles.

POIL DE CUL 2

Ce détail,
équilibré jusqu'à l'extrême
m'a fait rêver d'un monde qui s'est sabré
pour devenir fin comme un névé.
Un reste dans un creux
pris par l'ombre des hautes pierres
qui se gaussent légères
des bourrelets nuageux.

SOLUTIONS AU VIDE

Être à la renverse sur le béton armé
De traces sinueuses de pisses.

Se pencher sur les extrêmes débitteurs de trachées.

Ecumer la bavette somptueuses de Marguerite.

Incliner la paresse jusqu'à la mort.

Entreprendre la volonté et se tenir par les coeurs.

Les galaxies de chewing-gum sur le bitume sont sidérantes.

Eclorre et consteller sont pour le chewing-gum
Ce que s'étendre et ne pas finir sont pour le bitume.

L'asphalte sur une colline déforme une pensée.

Courir après des racines enfonce au pied du mur.

Se secouer la stouquette insiste sur un délice.

Plisser les paupières en impose au flou.

L'hydromel caressant, la gorge coulissant.

Savoir écouter l'horizon.

GAIS PLEUREURS

Ne pas vivre gaiement
C'est oublier le châtiment:
Une mort lente et douloureuse
A tous ceux qui bêtement
Ne font rien pour l'extase
Et préfèrent les arrangements.

Il n'y a parfois plus de courage
Ni d'envie de chasser,
On aime mieux les bocages
Et les souvenirs émincés.

On s'en repaisse jusqu'à temps
Que leur coeur redescende
De ses nausée sataniques.

POUR PASSER LE TEMPS

Pour passer le temps:
Garder les yeux mi-clos,
Bas comme une carpe
Et laisser flotter les désirs
Comme une faim qu'on maîtrise.

Pour passer le temps:
S'endormir assis
Et laisser les soupirs
Répondre aux oiseaux
Dont le gazouillis vert
Enrobe l'oreille.

Pour passer le temps,
Quand on refuse le sommeil,
Il faut s'exténuer
Au fastidieux remède
Du coup de nerf forcé.

Quand le jour commence chaud
Et quand les vieux grisonnants
S'estompent les bras croisés,
J'allume une cigarette
Qui fait de ma bouche un cendar humide.

Pour passer le temps.

JAUNE D'ORANGE (14/11/2006 au crépuscule, façade du bâtiment du lycée Kerichen)

Jaune d'Orange;
comme des fruits. Des fruits d'un hiver exotique.
Des Fruits froids. Des Fruits plats comme des vitres.
Des Carreaux, comme de hautes et larges façades qui
font mine de courir mais s'étalent et plombent les arbres
s'effeuillant.

Jaune.
Jaune et Orange;
comme la nappe qui flotte, sous les saladiers rafraîchissants
de l'été.

Jaune;
comme les sèves tropicales qui font chanter les arbres
géants et charnus.

Orange;
comme la pulpe;
comme de la plume
confondue dans les cendres de cèdre et de santal.

Jaune;
comme l'odeur du sable,
comme la chaleur d'un rayon sur le visage.
La face dorée du bâtiment; dorée par le couchant.

Jaune;
comme ce fruit de verre qui pend dans une salle. Une salle
toute jaune.

Et un mur tout jaune, fin Automne.

Le mur, peint par le soleil,
la salle, pleine par une ampoule.

Deux Jaunes intenses: une tapisserie sur le mur, un flot
dans la salle.

Deux Jaunes d'Orange, même tonalité mais nuances.
Nuancés, nuance pendant de longues minutes et des minu-
tes, le temps que la nuit découle et efface la tapisserie, et
éteigne la salle.

TOUT EST DANS LE CIMETIERE;

Et j'en invoque à vous, les dieux sans mépris,
Ceux que la vie a rendus obsolètes.

Du venin sucré se balance et s'embouche
Comme les tortillons d'un névé de mousse.
Ca peut être rougeâtre et brûler
Ainsi le font les traces des camés;
Allumer les sens plus que l'éveil
Pour s'envoyer en l'air les chimies cervicales,
Pour s'adonner aux plaisirs subliminales.

Comme des trous de serrure on s'infiltré,
Dans les parois des sépulcres et des anges néophytes.
On leur apprend alors que les pouvoirs magiques
Agissent serviles à nos ordres frénétiques.
C'est pourquoi il est meilleur de laisser la partie
Aux produits épicés, assoiffés d'appétit.

Qu'ils vibrent, qu'ils sonnent ou s'installent,
La corniche de nos songes soutient le dédale.

COMMENT (D') ECRIRE (L') INVISIBLE

Je me déplace comme l'ombre des objets
Avec leur lenteur, tout au long du jour,
Et je tourne sur moi-même;
En attendant la nuit pour m'y répandre
Et devenir invisible.

LA DISPUTE

Comment veux-tu qu'ils s'entendent avec leur lunettes de soleil à 200 dollars sur le nez.
Ils ont beau avoir l'air de se regarder,
pour déceler une once de compréhension
mais les circonstances
sont plus fortes que leur volonté:
ils s'engueulent et parfois le silence prend le dessus.
Il ne fait que couvrir l'évidence:
la séparation.
Ce silence pendant lequel ils détournent le regard l'un de l'autre
et font vaciller leur âme dans le vide de la déception;
là leurs yeux traversent les verres teintés.
Chacun tripote un truc
pour essayer
de s'accrocher à quelque chose.
L'orage tremble
et l'un d'eux se jette à nouveau
dans le cyclone,
leurs bécicules s'érigent entre leurs yeux.

Comment veux-tu qu'ils s'entendent...
Et cela dure jusqu'à l'épuisement.
Ils remballent leurs bricoles.
Ils n'ont plus que des réflexes;
ils sont en train de s'écrouler et pensent que c'est le monde
autour.

C'est elle qui s'en ramasse plein la tronche.
Ils se lèvent, règlent la note. Ca c'est son affaire;
à lui. Même si ça l'emmerde.
Ils partent dans de longs soupirs; ils prennent le même
chemin
mais ils n'ont pas l'air de se connaître.
Le serveur débarrasse la table, lui aussi a bien compris
qu'elle tournait en rond cette table oblique.
Il y pense en continuant son job: il essuie.
La table est bancale sous son éponge; il réinstalle les chaises.
Tout est redevenu comme avant: le couple a disparu au
coin de la rue.
N'importe qui peut s'installer à leur place et ne saura
jamais ce qui s'est passé.
Tout est comme si de rien n'était. TOUT EST COMME SI DE
RIEN N'ETAIT.
Ca me sidère.

LE REVERS DES JOURS

Dans l'assiette il y a trop d'yeux,
et leur blanc nous renvoie aux étoiles maussades
qui ternissent la splendeur obscure de la nuit;
la nuit ma femme, ma femme la nuit.
Pour elle je me lève,
je me love en elle,
elle, la nuit sans étoiles ni nuages boueux,
ni triste lueur lunaire,
nuit pure ôtée de toute lumière;
nuit sans noirceur, une nuit sans astres aucun,
sans regard, sans sourire;
une nuit statue, une nuit de marbre fluide,
douce et sans la bave du soleil des aurores.

Dans mille ans elle pleuvra en montagnes
et couvrira la Terre d'un léger vide
serein
qui nous conviera à la danse statique de l'apaisement.

Du calme! Je vous en prie, du calme!
Laissez les racines prendre le sol
et ne laissez pas le sol
vous étreindre, sinon vous pourrirez.
Regardez.
Regardez ce que la Terre a fait de mes entrailles;
inventez plutôt vos sources,
irriguez vous-même vos veines.

Irriguez vos veines et votre sang
n'en jaillira que plus éloquemment
et les pituites seront les mots, les verbes
qui éclabousseront de splendeur
la tête de vos amis.
Nous sommes les chantres des zombies,
nous défendons les morts parmi les vivants,
nous sentons le pourri:
il n'y a que la vie qui moisit.
Vous, ne voyez pas la nuit.
La nuit ma femme, vêtue juste
d'un parfum, de l'odeur des prairies en Novembre,
des champs de pluies du Printemps
dont les vapeurs ensorcellent les âmes
et les poussent à l'amour.

Baissez la tête chers frères
devant celle
qui vous inocule le sommeil.
La nuit.

LA FIN D'UN RÈGNE

Quand la noiraude des cieux
S'installe sur les plaines,
La noiraude sans étoiles
Qui masque les chiennes
Qui bavent par les cuisses
Et se parent de peaux lisses;

Quand elle dévoile ses putains
La terre cède avant le matin.

Ils grognent et mugissent
Comme des cavernes sous l'ondée.
Ils s'érigent vacillants
Habillés
De chairs grignotées.

Ils sont verts bleus blêmes
Flasques et maudits.
Ils n'ont plus de larmes
Et ne voient qu'en les gens
Des carotides à bouffer
Et des catins pour juter.

Baignant dans leur pus
Ils n'ont qu'une faiblesse:
Dévorer les vivants
Et caresser les putes.

Les zombies amoureux:
Une race d'humains
Qui sacrifient leurs boyaux
Pour un peu d'illusions.
Ils ont tout oublié, morts et enterrés
Mais se lèvent dans les brumes
Pour un peu de sang chaud
Et de corps ondulés.

Morts-vivants particuliers
Qui en plus de bouffer
Veulent encore baiser.

Voilà ce qu'ignorent les ministres
Qui voudraient nous protéger
De la horde des morts
Assoiffés de vivants.
Ils veulent faire l'amour
Encore et encore
Jusqu'à éjaculer
Leur cervelles et leur tripes.
Ils refusent en bloc celles
Qui ne se donnent qu'à un type;
Ils ont soif des salopes
Qui se vendent interlopes.

Elles sont des femmes aussi,
Mais pour zombies:
Cadavres fébriles
Qui se répandent comme la vase
Et les ombres qui coulent
Dans les rues, sur les foules.

Craignez citadins
Les avides cannibales
Qui n'épargnent que les femmes
Que vous appelez traînées,
Car les grands anthropophages
Vont manger vos jarrets
Et vos petits enfants sages,

Alors qu'ils jouiront
Des dames publiques
Qui n'aimeront pas ça
Mais garderont la vie.

Vous, à la suite des morsures
De gencives marrons et durcies
Vous, vous relèverez morts,
Affamés d'humains en paniques
Et de celles qu'on paye et qu'on nique.

Après quelques décennies de massacres
La planète noyée dans les âcres
Fumets de purulence mouvante
N'enfantera plus jamais
Que zombies et vendeuses charmantes.

VOUS ÊTES TROP

Vous êtes trop
Vous êtes beaucoup beaucoup trop.
Vous êtes trop
Vous êtes vraiment... beaucoup trop
Beaucoup trop.

MURMHURLER

Je murmure quand je soupire
Tu murmures pour t'étendre
Il murmure pour hantir
On murmure sans méprendre.

Un murmure n'est tendre
Que si l'on hurle sans mentir.
Nous murmurerons à la nuit,
Jusqu'à l'aube vous murmurez
Pour qu'ils et elles murmurent
Des bienfaits prodigués.

LUMIERES DU 21 DECEMBRE

Je le vois par la fenêtre...le soleil qui cheche à s'engoufrer dans l'avenue. Mais il s'accroche aux ballustrades, se déchire à la cîme des toits d'ardoises qui s'élèvent juste assez haut pour lui fendre ses rayons qui s'étireront misérablement jusqu'à la paroi d'un gros building. Là s'arrête sa course à l'éclairage; il ne touchera même pas le sol. A lui barrer comme ça le chemin, il finira bien par tailler la route, façon de parler, je veux dire qu'il s'en ira pour refourguer ses photons et ses UV à une autre planète plus acueillante. Ou alors c'est nous qui prendrons les voiles... catastrophe nucléaire, écologique, séisme, astéroïde, épidémie, va savoir...En tout cas aujourd'hui 21 Décembre, le soleil fait bien pâle figure à côté de nos constructions...c'est peut-être l'hiver qui fait ça...

PAYSAGE

Souvent me revient ce paysage. Paysage de campagne uniforme qui soudain éclatait de mystère sous la neige ténébreuse. Dans le TGV et de larges fauteuils je m'étais étendu et ne faisais que dormir...constatant les mêmes effets que précédemment avec l'herbe, (en plus que là vient de se déclarer un point marqué de douleur au côté droit de la gorge.) Heureusement il y a ce paysage apparu évanescant et semblant tourné autour de nous (effet de vitesse de la locomotive).

A part les esprits d'éléments tel que la neige, l'arbre, le voile opalin de l'air, les zones d'ombres des arbres; hormis cette plénitude chocante qui saisit et ouvre les yeux, même dans le sommeil, je ne vois pas comment ni pourquoi me suis-je redressé tout d'un coup pour voir cette lande.

LUVA

Les lumières des néons sont plus grises que ton masque de poudre;
Je te soufflerai ma tendresse du bout des lèvres
dans un geste de foudre.
Un éclair d'apaisement éclatera dans ma gorge
et je clamerai ton nom
Comme on lance des fleurs dans les bains luxueux.

Issue des volutes d'un encens magique,
Combustion impossible d'étincelles aquatiques;
Ta peau imite de la myrrhe les senteurs
Que j'englouti comme un enfant les douceurs.

Harmonie liquide qui fait craquer mes veines
Comme le bois sous les chaleurs,
Déesse au corps d'argile précieux
Modelé par les secrets d'une terre ronde et lisse,
Tu fais naître dans mon ventre les papillons exquis du délice.

Luva,
Tu me fais jeter de l'acide sur les papillons,
Tu fourmilles dans mes organes infestés d'illusions;
Tu me fais ramper sur les bords d'un gouffre sans passion.

Luva,
Comment t'aimer quand le rêve est vaincu par la raison?
Comment rêver si mon coeur descend à la digestion?

Luva,
je te chante par erreur
Comme l'oiseau troublé par un leurre.

TAUTAVEL

Comme le nuage isolé
Ombrageant les coteaux fleuris;
Comme des yeux clairs qui sourient
Sur un visage doux et hâlé,

Elle est une invite au repos,
Une brise tranquille
Comme un battement de cil
Et la mélodie de l'eau.

De son coeur germent des fruits
A l'abondance sucrée
Dont elles tirent des secrets
Qui inondent les nuits.

Elle résiste sans peur
Aux bourrasques des montagnes
Dont la force lui épargne
Les célestes pâleurs.

Rapprochez-vous d'elle
Etendez-vous sur ses mousses,
Je vous invite tous
A rêver Tautavel

PALMERAIES VOLANTES

Pourvu qu'il y ait des palmeraies volantes, pourvu que
les arbres volent, qu'ils volent de leur propres branches.
Plonger dans le ciel, écarquiller les nuages, de leurs feuilles
d'elles: colombes, pies, mouettes, chouettes, poules, gali-
nettes...et autres nom d'oiseaux.

LE CLIP CLICHE

Ce serait si simple de faire un clip de 5 minutes évoquant douceur, insouciance et plaisir: je prendrais une caméra, la poserais exactement à la place de mes yeux, face à cette baie jolie, foulée de quelques familles en maillots de bain, s'installant sur le sable, menant les enfants barboter dans l'eau ou édifier des châteaux de sable, je n'aurais qu'à déclencher le mécanisme de la caméra posée à la place de mes yeux pour rendre, sans artifice la plénitude de cette scène, cette scène de genre, d'un genre paisible, avec ces humains qui semblent avoir mis de côté leur foutu problème avec leurs foutues mesquineries. Pas de dents serrées, juste des sourires, des rafraîchissements, de la confiance peut-être même et quelques ombrelles pour les plus âgés car le soleil est chaud aujourd'hui, il rend l'atmosphère du lointain un peu brumeux. Pendant que ma caméra imprimerait tous ces mouvements arrachés à la lourdeur d'un quotidien peut-être médiocre ou juste sans beaucoup de saveur, elle enregistrerait aussi le son. Le son de cette musique aux tonalités des îles. Rab est une île. Le chanteur dit: «Tout les peuples ont leur place» sur une mélodie guillerette de guitare wha-wha. Mais quand je stopperais la bande, la scène, elle, poursuivra et mes yeux, mes oreilles continueront de livrer au reste de mes sens, cette émotion agréable mais pincée par endroits par un léger noeud à l'estomac. Je n'arrive pas tout à fait à me mêler à ces messieurs, dames et bambins. La joie apparente de la scène me traverse, je n'en laisse pas une goutte, c'est le mieux que je puisse faire pour flanquer les boules au spleen, et faire parti un tant soit peu du tableau. J'ai le coeur à contempler, c'est

ma façon de participer. S'ils faisaient attention à moi, le tableau serait sûrement gâché. J'ai le ventre un peu noué, mais je mettrais ça sur le compte du café, et non-pas des lacets des bikinis, des papillons dansant autour des corps délassés, des grand-pères promenant la poussette ou des couples jouant à la racket. Je sais qu'une fois nous avons tous eût le coeur serré devant ce spectacle d'humains prenant congé des soucis. Je leur rend hommage, c'est déjà ça.

LA MESURE DU SIMPLE

L'étrangeté d'une gorgée aspirée. De deux glaçons à la place des testicules. De l'essence dans l'utérus. Une bite en feu. Deux yeux liquides. Des doigts tentaculaires aux ventouses carnées. Des ongles à la places des dents. *Strange*. Une purulence près du chapeau. Des epouvantes dans le cerveau. Cela dépend de la nature du contrôle. Un contrôle aussi assidu que le sang. Autant aigü que la fin du monde; qui transpire dans trop trop putain trop trop de nous et de nous même. On a chaud. On a eut chaud. Et on recommence. On aime avoir chaud. Avoir chaud aux fesses. Un risque. Une démesure. Par mesure de fièreté. Voilà ce qui est le plus fort chez les malheureux. Heureux sont les simples, les simples de l'âme! L'âme simple?????... Une mesure gigantesque, un rythme juste jusque dans l'excès. Des imperfections envisageables. L'horreur à grandes lampées de cris de fontaines. Des poètes ambidextres. Un bien ambigu.

LES ETOURNEAUX

Des oiseaux noirs ont fait les feuilles de l'arbre mort. Elles ne tomberont jamais que pour les migrations. Les étourneaux. Des oiseaux pointus et petits qui me font chanter; car je dois lever la tête pour voir qu'ils voyagent. Ils voyagent. Le voyage sans bagage. Plumage noir jamais trop lourd. Des châteaux d'eau scabreux n'accueillent jamais ce feuillage libre et sombre. Et la pluie sera noir un jour et les étourneaux...

UN CONSTAT SANS FIN

On n'écrit plus jamais qu'à main levée... à l'ordinateur.
On n'écrit que des méchancetés... à l'ordinateur. Il n'y aura plus de limites à l'ordinateur, il n'y a jamais eût de limite à rien d'ailleurs. Les limites, ça se crée. Dans un instant courbe, on trouve la limite sous Pi. La limite de Pi n'est pas. Il y a plusieurs limites à Pi; celle de chaque conscience d'êtres vivants. Ce qui fait une multitude... finie, mais en perpétuel devenir. Qui meurt autant de fois que de nouveaux nés naissent. Pi est terrestre jusqu'à preuve du contraire. On ne croit pas en Pi, on le constate. La constatation peut être une forme de religion (?)...

NOS CONSTRUCTIONS

Nous faisons tout pour bâtir en dur ou mou rusé qui a plus que les apparences en dur. Nous bâtissons des montagnes à notre démesure, c'est à dire à une extraordinaire mesure de nous-même.

BARRE ECONOMIQUE

Ces bunkers géants pacifiés qui nous élèvent, qui jettent les flammes dans nos doigts brûlants d'inquiétudes. Ces blocs qui teintent nos âmes de gris pisseux, et plus pâles encore que l'enfer qui pourrit les halls que nous remplissons d'ennui le jour et la nuit. Nous aimons avoir l'air mauvais et dur, comme les remparts baignés de nos jets de salive. Nous crachons comme on a vomé ces longs murs habitables. Un long dragon visqueux couvert des écailles rutilantes des promesses et des pièces qui pleuvent pour ces grandes entreprises qui veulent du bien à l'économie, à la croissance... sacro-sainte croissance n'existant que pour elle-même... et les compte-en-banques des grands dirigeants qui veulent du bien à l'économie, à la croissance... sacro-sainte croissance. Tu as bien construit nos quartiers, optimisé l'espace, bien sur les côtés de ton chemin qui avale tapis de fleurs et charniers confondus, peu importe mais croître. Tu révèles constamment quelques chiffres pour éblouir, masturber et baiser. Tu es la plus pute qui les fait le plus jouir. Ils te payent de leurs efforts à employer la misère. Tu es décidément trop séduisante, ils ne te résistent pas, le plaisir que tu leur procure est bien trop intense. Des chiffres mirobolants, des prévisions renversantes, des bénéfices insultants, cela vaut bien le viol en général de quelques peuplades en particulier.

NOTRE ACNEE

Les jets de chewing-gum et de gomme à mâcher
Criblent les cibles de marquages bitumés
Comme autant de pastilles purulentes
Prêtes à éclater sur le visage malade d'un adolescent marqué!

Marqué par nos labels, nos parents fatigués,
Nos politiques mouillés, dilués
Dans le managing d'entreprise,
Marqués par les produits qu'on étale comme des frises
De nos grandes enseignes qui déguisent
La misère en nouvel article:
«Vu à la TV!»

Le monde est une boîte, une société,
Une société anonyme au capital de 6 milliards d'âmes
esseulées.
Nous passons tous à la télé.
Les vendeurs et les vendus de la boutique
À la fois larbins et jeunes cadres dynamiques.
On rit des blagues nulles du patron tyrannique;
On est meilleur, on est plus drôle, on est cynique;
On se faufile par un sourire, on est promu.

Le dernier film à l'affiche nous a ému.
Mais les pustules sont là et demeurent.
Elles ne s'enlèvent pas
Tant qu'on a le coeur
Encore dans l'emballage
Scellé sous plastique
D'un sachet fraîcheur
Hermétique.

Ni loin ni profond, mais absent.
Dans le désert, nous sommes tous anonymes.

Le vrai vide c'est l'illusion du plein.

Être à la recherche de celui qu'on ne reverra plu.

C'est de ce soleil aveuglant que vient la fascination de la mort.

Un type, complètement dans le jus, des gens affluaient de partout comme un colombin géant qui s'éventre lentement, tel une flaque qui s'évente.

Tout n'est qu'oignons pourris. Il faudrait les mettre en terre pour que les fleurs reviennent à nous.

Pourquoi baisses-tu la tête au sol?
-Parce que j'y vois autant d'étoiles.
Que vois-tu dans l'émergence d'un poil?
-La pointe d'une raideur molle.

Tourner en rond
Pour ne plus jamais rien avoir à faire

ET AINSI DE SUITE

Un croissant tranché de 200 kilos

Un micro-onde régénérant

Un savant fou

Une piscine dans un sofa

Un soldat papouasien

Un cheveux de Ramsès 2

Une fleur rare

Un carton d'invitation

Un rubycube en niveaux de gris

Un livre sur les religions

Un truc bien

Les gaz à effet de glaires

Un soleil de néon

De la crasse sous les paupières

Le mimétisme en général

Une infinité d'images dans un monde d'aveugles

Une enveloppe charnelle réversible

Une partition de gring-death metal

Les reflets du vent

Les secrets des numéros de série

Les plus-values carnivores

L'amour physique à 10 ans

Les coiffures gelées des adolescents

Un thé à la menthe indigeste

Un déstabilisateur de gravité

La puissance d'un nouveau-né

Un glaçon phosphorescent

Des yeux glacés

Une crampe rectale

Un décollement de l'anus

Un coup de soleil sur les couilles

Des poumons dans de l'huile de moteur

Un carnet de voyage spatial

Un tarot maléfique

Un corps couvert de lèvres inférieures

De l'urine dans un violon

Des paroles en l'air

Des plumes de poussières

Un poème fluo

Une langue étrangère

...

LES VERTUS GOURMANDES

Je veux manger du chocolat
Du cacao, du gorgonzola,
Je veux manger tout c'qu'y a là,
Ta fleur rose au Ricola,
Ta ventouse au Nutella
Boire les eaux du Walallah;
Jamais ni Moka ni déca,
Un café et le branle-bas de combat.
Je veux brûler ici-bas
Comme un rayon qui s'abat
De soleil, de charcuterie et d'abats
D'hypermarché à bas prix.

Je veux manger du gâteau de riz,
Des blancs de poulets tandoori,
Tout ce qui peut être frit:
Pâtes, légumes, viandes et fruits,
Poissons, mollusques et leurs parties.
Je veux être un ogre affranchi
Qui ne craint ni patrie, ni mépris.
Doté de petits branchis
Je profite de la moindre pluie;
Je profite et supporte mal le gâchis.
Par tout je veux être séduit
Pour élargir ce réduit.

Je veux pleurer de rire,
Manger les méchants et leurs sbires,
Emaner la présence du menhir,
Savourer le temps et ses plaisirs,
Sourire, et jouir pour s'aguérir
Contre la pâleur de leur masque de cire.
Je veux faire trembler le fakir
T'inviter à se servir
Dans mes émotions d'hémophile
Qui s'inquiète de la chute d'un cil;
L'oeil n'est pas triste il est docile,
Il regarde son poil baigner dans la bile:
Un cil de rien du tout déjà sénile.

ORCHESTRE PHILHARGASTRIQUE

Qu'on me dise quand je mange
Pourquoi ces fruits et légumes
Aux couleurs si vivantes
Finissent dans la faïence
Des cabinets malodorants.

Je vous assure je voudrais comprendre
Comment les parfums si chanteurs
De nos viandes les plus tendres
Terminent leur mélodie
Dans une telle cacophonie
De notes molles et fumantes
Orchestrées par le plus musclé
De tous nos orifices.

Je serai toujours étonné
Que les plats les plus fins
Soient ainsi interprétés,
Par des jets contractés
De notre trompette mauve
Que le papier rose sauve
Des traces de faux accords
Laissées par le morceau
Remixé par notre corps.

LE DEFI MAGIQUE

Le magicien n'y trouvera rien de facile
A faire de cet être si gracile
Un rocher lourd et servile.
Je ne veux devenir de granit
Que dans le flux même qui s'agite
Au sein et dans lequel s'effrite,
Se fripe le corps avec le temps et l'arthrite.
C'est cela que je veux brandir en mégalithe.

PLEURNICHEUR

Je suis désolé de te dire que tu sens l'égout,
Le reflux d'un va-et-vient cubique
Tellement tu tournes en rond.

Tu cherches soit-disant à dire quelque chose
Quand soudain tu as très faim d'autre chose:
Un bon jeu qui diverti pour te sentir mieux,
Dans les remords qui grincent
Jusque dans ton plumard, ton lit, ton pieux.

Tu gesticules minablement et te tortilles
Sur la place pour qu'on voit combien tes guenilles
Sont celles d'un artiste.
Pauvre malade! Tu n'as donc rien vu?
Le malaise que tu exhales?
Avec tes «éclat dans le tissu»,
Tes petits cacas semés par-dessus
Une indignation feinte et fébrile;

Mais soudain tu as faim d'autre chose.

Tu cherches à l'envers dans les mots pour trouver la prose.
Mais ça ne sonne pas.
Tu crois et tu mélanges en essayant de fabriquer;
Oui, tu peux fabriquer des choses etc...etc...etc.
Te lancer dans un projet en parlant,
En agissant comme tous les jours
Et puis te mordre la lèvre dans le vide;

Tu n'es qu'une espèce de membrane entre deux vides,
Une membrane qui veut se fermer sur elle-même.

Devenir une capsule pour contenir même du vide:
On verra mieux quand on la remplira.
Et vas-y les complexes,
Les égos maladifs
Sans cesse envahis de paresse,
de nausée et de pâleur.

Un juste retour à l'envoyeur.

Pourquoi refuser de dormir?
Pour se défoncer le plus longtemps possible, jusqu'à ne
plus en pouvoir.
Mais tu te couches.

Car tu es sage. Un sage garçon qui ne fait pas d'histoires et
qui fait semblant d'en faire.
Qui s'imagine en train d'imaginer, mais qui ne fait rien ou
alors
Des impudeurs sans intérêts.

Tu t'exhibes
Pour sentir les regards sur toi,
Tu reçois facilement les regards des plus jeunes
Ou des plus faibles, mais tu as honte;
Sans le dire tu as honte et tu ne t'en détruis que plus vio-
lemment et lentement.
Ton corps est une chaussette trouée en lambeaux.

Encore heureusement cette faim
Qui te ranime et te ramène
Au frigo bêtement,
C'est-à-dire comme une bête.
Ton rêve c'est le tunnel.

Car au bout ce n'est pas une prison de lumière.
Un tunnel invisible, car sinon c'est un peu lourd au regard
à la longue, surtout si on ne voit pas le bout.
Nous sommes chacun dans un tube invisible et leurs en-
chevêtrement avec les tubes de chaque individu
de chaque espèces c'est le monde.

Tous jusqu'au tube! Et d'une poussière, Tous jusqu'à
l'atome, Tous aux quarks!
Mais ton tube à toi ressemble à celui de ton pet,
Voire plutôt du pet en général.

COSMOS IMPROBABLE

Le cerveau est comme un géant
D'éponge rose et dure
Durant la sommation du néant.

Les lasers purgent les descendances de pitres
Pendant que les sinistres font la noce dans les vitres;
Comme un film lisse et réfléchissant.
Une bonne toilette à la myrrhe
Suffira d'élaborer les gémissements.

Buvons la tasse à la santé de l'espace.

Mourir à petites gouttes
Et s'élancer dans le vague.
Gratter toutes les croûtes
Sans verser une larme.
Ne recueillir qu'une mouche
Pour s'affranchir des regards.
Désirer que l'on se touche
Sans y mettre aucun égard.

Se déchirer le coeur
Préférant la poitrine,
La gorge et sa sueur
Aux mains des lèche-vitrines
De peur d'en venir au fond
Et voir comment la rage
Naît du plus profond.

Peser ses bourses pour faire valoir
Un léger charisme dénué de grâce.
La séduction par l'accessoire
Ne laisse du geste aucune trace.

Il faudra dire pourtant
Que la conscience et l'oubli
Sont comme les enfants
D'un fantôme affaibli.

SOMMAIRE

| | |
|-----------------------------|----|
| L'ivresse des promenades | 5 |
| Notre regard | 6 |
| Restons calme | 7 |
| Constat | 8 |
| Pensées larguées | 9 |
| Quand le corps est un crime | 11 |
| Il faut tenir | 12 |
| J'suis pas poète | 13 |
| Je me couche | 14 |
| Le port de commerce | 15 |
| Ca ne s'arrêtera jamais | 16 |
| La goutte | 17 |
| Poussière | 21 |
| Grain de sable | 23 |
| Au bar de la gare 2 | 24 |
| Je voudrais | 25 |
| Le pantin pendu | 27 |
| Le soupir des sourds | 28 |
| Le hasard amoureux | 29 |
| Un homme trop faible | 30 |
| Un arrière-goût de bouche | 31 |
| Pétula | 33 |
| Ton grain de beauté | 35 |
| Cassandra | 37 |
| A la dernière entrevue | 39 |
| Irresistibles petites poufs | 40 |
| Faisons des choses cruelles | 41 |

| | |
|------------------------------------|----|
| De l'amour | 42 |
| Les femmes mûres | 43 |
| Espèce de 'Pataphysique | 45 |
| L'échec | 46 |
| Déclaration à l'indifférence | 47 |
| Ils sont là aussi | 49 |
| Mon toi | 50 |
| Les écorchés amoureux | 51 |
| Ses pieds au ciel | 53 |
| Poil de cul 1 | 54 |
| Poil de cul 2 | 54 |
| Solutions au vide | 55 |
| Gais pleureurs | 56 |
| Pour passer le temps | 57 |
| Jaune d'Orange | 58 |
| Tout est dans le cimetier | 59 |
| Comment (d') écrire (l') invisible | 60 |
| La dispute | 61 |
| Le revers des jours | 63 |
| La fin d'un règne | 65 |
| Vous êtes trop | 68 |
| Murmurler | 69 |
| Lumières du 21 Décembre | 70 |
| Paysage | 71 |
| Luva | 72 |
| Tautavel | 73 |
| palmeraies volantes | 74 |
| Le clip cliché | 75 |
| La mesure du simple | 77 |
| Les étourneaux | 78 |
| Un constat sans fin | 79 |
| Nos constructions | 80 |
| Barre économique | 81 |

| | |
|--------------------------|-----|
| Notre acnée | 82 |
| 8 phrases | 83 |
| Et ainsi de suite | 91 |
| Les vertus gourmandes | 95 |
| Orchestre philargastique | 97 |
| Le défi magique | 98 |
| Pleurnicheur | 99 |
| Cosmos improbable | 102 |
| Vivre & Co | 103 |

*«L'étau du vide»
a été imprimé à Brest
en Janvier 2008
grâce à des machines électroniques
tirage N°*